

LE LIVRE QUI A INSPIRÉ LE FILM
D'ANGELINA JOLIE SUR **NETFLIX**



LOUNG UNG

**D'ABORD,
ILS ONT TUÉ
MON PÈRE**



D'abord,
ils ont tué mon père

LOUNG UNG

D'abord,
ils ont tué mon père

DOCUMENT

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Frank Straschitz



TITRE ORIGINAL
First they killed my Father

ÉDITEUR ORIGINAL
HarperCollins Publishers, New York

© Loung Ung, 2000

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© Éditions J'ai lu, 2017.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À la mémoire des deux millions de victimes
du régime des Khmers rouges.*

*Ce livre est dédié à mon père, Ung Seng Im,
qui a toujours cru en moi ; à ma mère, Ung Ay
Choung, qui m'a toujours aimée.*

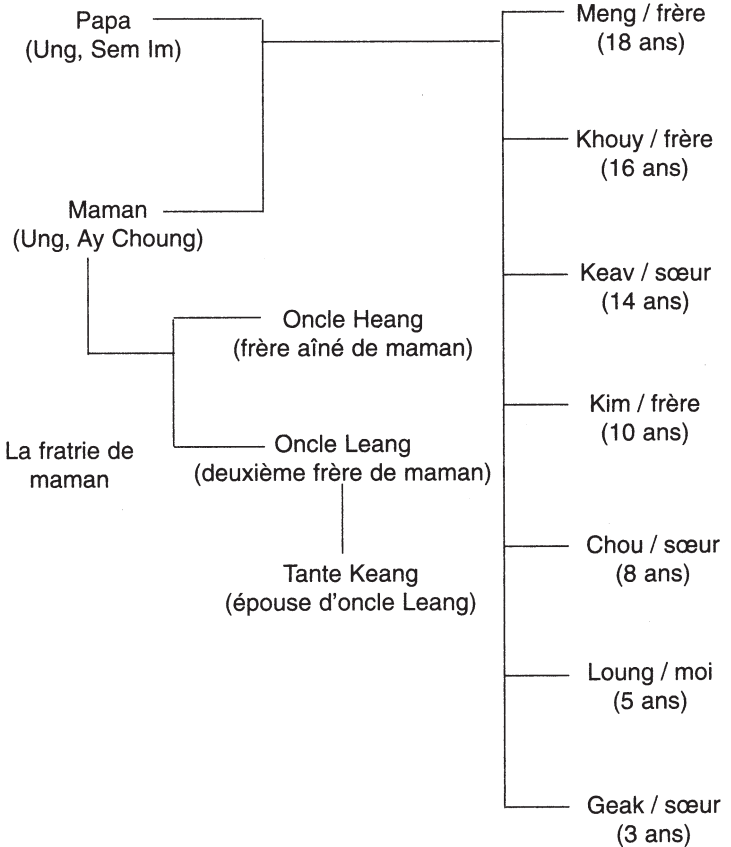
*À mes sœurs Keav, Chou et Geak, car les sœurs
sont sœurs à jamais ; à mon frère Kim, qui m'a
appris le courage ; à mon frère Khouy, qui a
écrit plus de cent pages sur l'histoire de notre
famille et sur des détails de notre vie sous les
Khmers rouges, dont j'ai intégré une grande
partie à ce livre ; à mon frère Meng et à ma
belle-sœur Eang Muy Tan, qui m'ont éduquée
(fort bien) aux États-Unis.*

Note de l'auteur

De 1975 à 1979, les Khmers rouges ont systématiquement tué – par divers moyens : exécutions, sous-alimentation, maladies, travail forcé –, selon les estimations, quelque deux millions de Cambodgiens, soit près du quart de la population du pays.

Ce livre est le récit d'une survie : la mienne et celle de ma famille. Bien que ces événements constituent mon expérience personnelle, ils reflètent ce qu'ont vécu des millions de Cambodgiens. Cette histoire est également la leur.

Ma famille en 1975





PHNOM PENH

16 avril 1975

Phnom Penh se réveille tôt, pour profiter de la fraîche brise matinale avant que le soleil brûlant ne perce la brume. Dès six heures du matin, les gens se hâtent en tous sens, se bousculent dans les rues étroites et poussiéreuses. Les serveurs et serveuses en tenue noir et blanc ouvrent les portes des restaurants, le parfum de la soupe aux nouilles accueille les clients qui attendent déjà. Le long des trottoirs, les marchands ambulants poussent leurs charrettes chargées de beignets fumants, de brochettes de bœuf et de cacahuètes grillées. Sur les trottoirs, des enfants en T-shirts et shorts bariolés tapent pieds nus dans des ballons de foot, ignorant les protestations des marchands. Les larges avenues résonnent du vacarme des motos et des cyclo-moteurs, auquel se mêlent le grincement des vélos et le ronronnement des petites voitures des rares privilégiés suffisamment fortunés pour en posséder. Vers midi, lorsque le thermomètre grimpe jusqu'à 37 degrés ou plus, le calme revient dans les rues. Les gens rentrent chez eux pour déjeuner, prendre une douche froide et faire la sieste avant de reprendre le travail à deux heures.

Ma famille habite un appartement du centre de Phnom Penh, au second étage : j'ai l'habitude

du bruit. Il n'y a pas de feux tricolores dans nos rues ; des policiers juchés sur de petites plateformes au milieu de la chaussée dirigent la circulation. La ville entière est en permanence un énorme embouteillage. Ma façon préférée de me déplacer avec maman est le cyclo-pousse, dont le conducteur peut manœuvrer dans le trafic le plus dense. Un « cyclo » ressemble à un grand fauteuil roulant fixé devant une bicyclette ou un vélomoteur. Bien que nous possédions deux voitures, je vais souvent au marché avec maman en cyclo. Assise sur ses genoux, secouée par les cahots, je ris pendant que notre conducteur pédale dans les rues encombrées de la ville.

Le matin, avant que papa n'aille travailler, maman et papa nous emmènent manger une soupe aux nouilles. Comme toujours, il y a plein de gens venus prendre leur petit déjeuner. Le raclement des cuillères au fond des bols, le thé chaud et les soupes avalées bruyamment, les odeurs d'ail, de citronnelle, de gingembre et de bouillon de bœuf font gargouiller mon estomac. En face de nous, un homme enfourne des nouilles dans sa bouche avec des baguettes. À côté de lui, une jeune fille trempe un morceau de poulet dans un petit bol de sauce hoïsin, pendant que sa mère se cure les dents. La soupe aux nouilles est le petit déjeuner traditionnel des Cambodgiens et des Chinois. Les grands jours, nous avons droit à du pain français avec du café glacé.

Ses amies admirent ma mère pour sa haute taille, son ossature si fine et son teint de porcelaine. Quand elles croient que maman ne les écoute pas, je les entends souvent décrire son beau visage. Elles parlent de l'arc parfait de ses sourcils, de ses

yeux en amande, de son nez « occidental » grand et droit et de l'ovale de son visage. Maman mesure un mètre soixante-sept, c'est une amazone parmi les Cambodgiennes. Maman prétend qu'elle est grande parce qu'elle est à cent pour cent chinoise. Elle dit qu'un jour je serai grande moi aussi, à cause de mon ascendance chinoise.

« La princesse du Kampuchea, Mononeath, poursuit maman, marche d'un pas si léger que personne ne l'entend approcher. Elle sourit sans jamais montrer ses dents. Elle parle aux hommes sans les regarder dans les yeux. C'est vraiment une lady ! »

Maman a essayé de m'apprendre à marcher comme il convient à une jeune fille de bonne famille. D'abord, poser le talon par terre, puis dérouler la plante du pied sur le sol pendant que vos orteils se relèvent douloureusement, et pour finir, se dresser doucement sur la pointe des pieds. Tout cela doit être fait avec grâce et naturel, sans aucun bruit. Moi, j'adore galoper et faire du bruit en marchant...

La serveuse du restaurant arrive : « Pour vous, nouilles Phnom Penh spéciales au poulet et un verre d'eau chaude. » Elle pose devant maman un bol fumant plein de nouilles translucides nageant dans du bouillon clair. « Et deux nouilles Shanghai épicées, avec tripes et tendons de bœuf. »

Pendant que j'ajoute de la ciboule, des pousses de soja et des feuilles de menthe à ma soupe, maman trempe ma cuiller et mes baguettes dans l'eau chaude puis les essuie soigneusement avec sa serviette avant de me les redonner. « Ces restaurants ne sont pas très propres, mais l'eau chaude tue les microbes. » Elle fait de même avec ses couverts

et ceux de papa. Tandis que maman goûte sa soupe au bouillon de poule, je mets deux piments rouges dans mon bol, sous le regard approbateur de papa. Avec ma cuiller, j'écrase bien les piments et je mélange le tout : voilà, ma soupe est prête. Je bois lentement le bouillon ; aussitôt, la langue me brûle et mon nez se met à couler.

Papa m'a dit que les gens qui vivent dans des pays chauds devraient manger des plats épicés, parce que cela fait boire. Plus nous buvons d'eau, plus nous transpirons, et la sueur chasse les impuretés de notre corps. Il m'adresse un sourire quand j'approche de nouveau mes baguettes du plat de piments. En chemin, mes baguettes commencent à se battre entre elles. Elles renversent la salière, la salière tombe sur le pot plein de baguettes, qui bascule à son tour, et le tout roule par terre.

« Tu vas arrêter ! chuchote maman, furieuse.

— C'était un simple accident », dit papa. Il me sourit.

Maman regarde papa en fronçant les sourcils : « As-tu oublié l'épisode du combat de coqs ? Elle avait également dit que c'était un accident, et regarde son visage maintenant. »

Je n'arrive pas à croire que maman soit encore en colère à cause de ça. Nous étions chez ma tante, qui a une ferme à la campagne. Je jouais avec la fille des voisins. Nous avions un poulet, que nous emmenions un peu partout pour organiser des combats contre les poulets d'autres gamins. Maman ne l'aurait jamais su s'il n'y avait pas eu cette longue égratignure, qui m'a laissé une cicatrice au visage.

Papa prend toujours ma défense. Il dit que les gens ne comprennent pas comment fonctionne

l'esprit d'un enfant ; toutes ces bêtises que je fais sont en réalité des signes de force et d'intelligence. Je crois tout ce que papa me dit.

Si maman est connue pour sa beauté, papa est aimé pour son cœur généreux. Il pèse pas loin de soixante-dix kilos pour seulement un mètre soixante-cinq ; son corps épais et trapu contraste avec la longue et mince silhouette de maman. Papa me fait penser à un gros ours en peluche. Mi-Cambodgien, mi-Chinois, il a des cheveux noirs et bouclés, un nez épaté, des lèvres charnues et un visage rond. Ce que j'aime par-dessus tout, c'est sa façon de sourire : pas seulement avec la bouche mais aussi avec les yeux. Ses yeux sont chaleureux et marron comme la terre, ronds comme la pleine lune.

J'adore l'histoire de la rencontre de mes parents et de leur mariage. Un jour, papa, qui était moine à l'époque, traversait une rivière où maman était venue puiser de l'eau avec sa cruche. Papa fut aussitôt conquis. Maman vit qu'il était bon, fort et beau : peu à peu, elle tomba amoureuse de lui. Papa quitta le monastère afin de lui demander sa main. Comme papa avait la peau foncée et qu'il était très pauvre, les parents de maman étaient opposés à ce mariage. Mais ils s'aimaient et ils étaient déterminés ; ils prirent la fuite ensemble.

Après leur mariage, papa et maman vécurent dans l'aisance, jusqu'à ce que papa se mette à jouer. Au début, il était très fort, et gagnait souvent. Et puis un jour, il alla trop loin et paria tout, sa maison et son argent. Maman menaça de le quitter s'il ne renonçait pas au jeu. Depuis ce jour, papa n'a plus jamais touché aux cartes. Il nous a interdit d'y jouer, et même d'amener un jeu

de cartes à la maison. Si l'un de nous se faisait prendre, il le punirait sévèrement, même si c'était moi. Le jeu mis à part, papa est un père idéal : gentil, doux et aimant. Comme il travaille dur, je ne le vois pas aussi souvent que je voudrais. Maman m'a dit que, pour réussir, il n'a jamais écrasé quelqu'un d'autre. Papa n'a jamais oublié ce que c'est que d'être pauvre ; en conséquence, il aide de nombreuses personnes dans le besoin. Les gens le respectent et l'aiment beaucoup.

« Loung est bien plus maligne et intelligente qu'on ne le croit », dit papa en me faisant un clin d'œil. Je le regarde avec adoration. Intelligente, je ne sais pas trop ; ce que je sais, c'est que je suis curieuse ; tout m'intéresse, des vers aux cafards, des combats de coqs aux soutiens-gorge que maman fait sécher dans sa chambre.

« J'ai assez mangé, je peux me lever ? » J'agite les jambes plus vigoureusement que jamais.

— C'est bon, tu peux aller jouer », dit maman en soupirant.

Bien que j'aie le ventre plein, j'ai envie de grignoter quelque chose de salé. L'argent que papa m'a donné sonnait dans ma poche, je m'approche d'un vendeur de sauterelles grillées. Des petites charrettes sont installées à tous les coins de rue, proposant des mangues bien mûres et de la canne à sucre, des gâteaux européens, des crêpes françaises et un tas d'autres bonnes choses. Tout est bon marché. Ces marchands ambulants sont très populaires au Cambodge. Dans les petites rues de Phnom Penh, il est courant de voir des gens assis en rang sur des tabourets, en train de manger. Les Cambodgiens mangent à n'importe quelle heure, et l'on trouve toujours ce dont on a envie à condition

d'avoir un peu d'argent en poche, comme moi ce matin.

Enveloppées dans une verte feuille de lotus, les sauterelles brunes et vernies sentent la fumée de bois et le miel. Elles ont un goût de noix grillées. Suivant lentement le trottoir, je regarde les hommes qui s'attroupent autour des stands tenus par des jolies filles. La beauté d'une femme compte beaucoup dans mon pays ; il n'est jamais mauvais pour les affaires de faire vendre vos produits par des jeunes filles séduisantes. Une femme jeune et belle transforme des hommes avisés en gamins ébahis. J'ai vu mes propres frères acheter à une jolie fille des aliments qu'ils ne mangent presque jamais, tout en dédaignant des mets délicieux vendus par des jeunes filles sans beauté.

Je n'ai que cinq ans, mais je sais déjà que je suis jolie, car j'ai entendu bien des fois des adultes dire à maman combien je suis vilaine. « N'est-elle pas laide ? lui disaient ses amies. Regardez ses cheveux noirs et brillants, sa peau brune et lisse ! Ce visage en forme de cœur vous donne envie de pincer ses joues à fossettes. Regardez sa vilaine bouche charnue et son sourire ! Ce qu'elle est laide ! »

Je hurlais alors : « Ne dites pas que je suis laide ! », ce qui les faisait rire.

C'était avant que maman ne m'explique que, au Cambodge, on ne fait jamais directement l'éloge d'un enfant. Selon la croyance populaire, si les mauvais esprits entendent complimenter un enfant, ils risquent de devenir jaloux, et ils viendront l'emporter dans l'autre monde.

LA FAMILLE UNG

Avril 1975

À la maison, nous sommes neuf : papa, maman, trois garçons et quatre filles. Une grande famille. Heureusement, nous avons un grand appartement, tout en longueur, avec des pièces qui se succèdent. La pièce principale, le salon, a un plafond incroyablement haut. Une échelle monte au grenier : c'est là que dorment mes frères. Un petit couloir menant à la cuisine sépare la chambre à coucher de maman et papa de la chambre que je partage avec mes trois sœurs. Une odeur d'ail frit et de riz cuit emplit la cuisine, où un ventilateur tourne sans arrêt, amenant ces parfums familiers jusqu'à la salle de bains qui se trouve à côté. Nous sommes très modernes : notre salle de bains est équipée d'un W.-C. avec chasse d'eau, et d'une baignoire en fonte.

Beaucoup de mes amies vivent dans seulement deux ou trois pièces pour une famille de dix. La plupart des gens aisés habitent à l'étage, ou dans des maisons surélevées. À Phnom Penh, plus vous avez d'argent, plus vous devez monter de marches pour rentrer chez vous. Maman dit que le rez-de-chaussée n'est pas bien, parce que la poussière entre dans la maison et que les indiscrets sont toujours en train de regarder chez vous ; par conséquent,

seuls les pauvres vivent au niveau du sol. Ceux qui sont vraiment misérables habitent des tentes improvisées dans des quartiers où je n'ai pas le droit d'aller me promener.

Parfois, en accompagnant maman au marché, je jette un coup d'œil sur ces quartiers pauvres. Cheveux grasseyés, pieds nus, portant de vieux habits crasseux, les enfants arrivent en courant vers notre cyclo-pousse. Certains, pas plus grands que moi, portent sur le dos un bébé tout nu. Une poussière rouge couvre leur visage, s'incruste dans les plis de leur cou et sous leurs ongles. D'une main, ils tendent vers nous des flûtes en bambou et de petites sculptures en bois représentant le Bouddha, des bœufs ou des chars de procession. De l'autre, ils maintiennent d'immenses paniers en paille tressée qu'ils portent sur la tête ou contre la hanche, en nous suppliant de leur acheter quelque chose. D'autres n'ont rien à vendre ; ils s'approchent, la main tendue, en marmonnant je ne sais quoi. Chaque fois, la sonnette rouillée du cyclo retentit bruyamment, les forçant à s'écarter de notre chemin.

Phnom Penh compte de nombreux marchés. Il y a le marché central, le marché russe, le marché olympique, et bien d'autres encore. Papa m'a raconté que le marché olympique était jadis un superbe bâtiment. Maintenant, sa façade est grise de moisissure et de pollution, et ses murs se fissurent par manque d'entretien. Le parc qui l'entoure, jadis vert et luxuriant, plein de buissons et de fleurs, disparaît sous les tentes et les charrettes à bras, et est piétiné par les milliers de clients qui le traversent tous les jours.

Sous les joyeuses tentes en plastique vert et bleu vif, les marchands vendent de tout : tissus

unis, rayés ou imprimés, herbes aromatiques et fleurs, livres en chinois, en khmer, en anglais et en français. On y trouve des noix de coco vertes, de minuscules bananes, des mangues orangées et des « dragon fruit » à la peau rose. Des calamars argentés observent leurs voisins de leurs yeux globuleux, d'énormes crevettes « tigre » s'agitent dans des seaux en plastique blanc... À l'intérieur, il fait un peu moins chaud, des jeunes filles soigneusement maquillées, portant corsages amidonnés et jupes plissées, sont perchées sur de hauts tabourets derrière des vitrines en verre où sont exposés des bijoux d'or et d'argent. Les oreilles, le cou, les doigts et les poignets couverts de bijoux en or jaune de vingt-quatre carats, elles vous font signe d'approcher. À quelques pas de là, derrière des poulets tout jaunes pendus à des crochets, des hommes aux tabliers tachés de sang lèvent leurs couperets pour trancher des pièces de bœuf. Un peu plus loin, des jeunes gens avec des favoris à la Elvis Presley, vêtus de pantalons à pattes d'éléphant et de vestons en velours, passent de la pop cambodgienne sur leurs magnétophones à huit pistes. Les chansons et les cris des marchands se répondent, rivalisant pour attirer votre attention.

Depuis quelque temps, je ne vais plus avec maman au marché. Qu'importe, je me lève tôt pour la regarder poser des bigoudis dans ses cheveux et se maquiller. Pendant qu'elle se glisse dans son corsage bleu en soie et sa jupe marron, je la supplie de m'emmener. Lorsqu'elle met son collier en or, ses boucles d'oreilles et ses bracelets, je la supplie de m'acheter des biscuits. Après s'être aspergée de quelques gouttes de parfum, maman crie à la bonne de s'occuper de moi et sort.

Comme nous n'avons pas de réfrigérateur, maman fait les courses tous les matins. Ainsi, dit-elle, tout ce que nous mangeons est frais, chaque jour. Elle ramène le porc, le bœuf et le poulet dans une glacière grande comme une valise, pleine de blocs de glace achetés chez le marchand du coin de la rue. Quand elle revient des courses, elle est fatiguée et a très chaud. La première chose qu'elle fait, c'est d'ôter ses sandales près de la porte, selon la tradition chinoise, soupirant d'aise tandis que la fraîcheur du carrelage pénètre la plante de ses pieds.

Le soir, j'aime m'asseoir avec papa sur le balcon pour regarder la ville et les gens qui passent en bas. La plupart des maisons de Phnom Penh n'ont que deux ou trois étages ; seuls quelques immeubles en atteignent huit. Les maisons sont étroites et serrées les unes contre les autres, car la ville n'est pas large, elle s'étend en longueur sur trois kilomètres le long de la rivière qui prolonge le lac de Tonle Sap. Phnom Penh doit son aspect moderne aux bâtiments coloniaux français, qui se dressent au-dessus des maisons délabrées et couvertes de suie.

La nuit, la ville est calme et silencieuse à la lumière incertaine des réverbères. Les restaurants ferment leurs portes et les charrettes à bras disparaissent au fond des ruelles de traverse. Certains conducteurs de cyclos s'installent dans leurs véhicules pour dormir, d'autres continuent à pédaler, en quête de clients. Parfois, je me penche pour regarder les lumières au-dessous de moi. Quand je suis *très* courageuse, j'enjambe la balustrade, en me cramponnant aux montants. À califourchon, je me mets au défi de regarder mes pieds, suspendus au bord du monde. Je sens soudain

un fourmillement dans les orteils, comme si mille petites épingles les piquaient doucement. Parfois, je vais jusqu'à lâcher la balustrade et je lève les bras au-dessus de la tête. Battant des bras, je fais semblant d'être un dragon qui vole dans le ciel, très haut au-dessus de la ville.

Quand j'étais petite, papa m'a dit que dans un certain dialecte chinois, mon nom, Loung, veut dire « dragon ». Il m'a expliqué que les dragons étaient les animaux des dieux, voire des dieux eux-mêmes. Les dragons sont très puissants et très sages ; beaucoup d'entre eux sont capables de prédire l'avenir. Comme au cinéma, il arrive qu'un ou deux méchants dragons viennent sur terre et fassent des ravages, mais la plupart sont nos protecteurs.

« Quand Kim est né, j'étais allé me promener, a raconté papa il y a quelques jours. Soudain, en levant les yeux, j'ai vu ces beaux nuages blancs, tout cotonneux, qui venaient vers moi. À croire qu'ils me suivaient. Ensuite, les nuages ont commencé à prendre la forme d'un grand dragon à l'aspect redoutable. Le dragon avait huit ou dix mètres de long, quatre petites pattes, et des ailes grandes comme la moitié de son corps. Deux cornes en tire-bouchon sortaient des côtés de sa tête. Ses moustaches, longues d'un mètre cinquante, se balançaient en tous sens, comme si elles exécutaient la danse du ruban. Tout d'un coup, il descendit tout près de moi et me fixa de ses yeux grands comme des pneus. "Tu vas avoir un fils, un fils sain et vigoureux, qui fera beaucoup de choses merveilleuses quand il sera grand." C'est ainsi que j'ai appris que Kim était arrivé. » Papa avait ajouté que le dragon était souvent revenu le voir, pour

lui transmettre des messages concernant nos naissances. Et me voilà, les cheveux dansant comme des moustaches de dragon et les mains battant comme des ailes, survolant le monde jusqu'à ce que papa me dise de rentrer.

Papa est policier. Il a quatre galons sur son uniforme, ce qui signifie qu'il est bien payé, et que nous pouvons mener une existence bourgeoise. Maman m'a raconté que, quand j'étais toute petite, quelqu'un avait essayé de le tuer en mettant une bombe dans notre poubelle. « Pourquoi quelqu'un voudrait-il tuer papa ? ai-je demandé.

— Lorsque les avions ont commencé à lâcher des bombes sur les campagnes, beaucoup de paysans se sont réfugiés à Phnom Penh. Une fois arrivés, ils ne trouvaient pas de travail, et ils pensaient que c'était la faute du gouvernement. Ces gens ne connaissaient pas papa, mais ils croyaient que tous les officiers étaient méchants et corrompus. Ils prenaient donc pour cible les officiers supérieurs. »

J'ai interrogé papa sur les bombes qui tombent à la campagne. Papa a répondu que le Cambodge est en pleine guerre civile. La plupart des Cambodgiens ne vivent pas dans des villes, mais dans des villages, où ils cultivent leur petit lopin de terre. Les bombes creusent des cratères grands comme de petits étangs, elles tuent les paysans et leurs familles, ravagent leurs terres et les forcent à partir de chez eux. Sans toit et affamés, ils arrivent en ville, espérant trouver un refuge et de l'aide. Comme ils n'obtiennent ni l'un ni l'autre, ils déchargent leur colère sur les officiers du gouvernement.

L'explosion de la bombe dans notre poubelle avait démoli le mur de la cuisine, mais heureusement

personne n'avait été tué ni blessé. La police ne découvrit jamais qui l'avait posée. Si seulement ces nouveaux venus comprenaient que papa est un homme toujours prêt à aider les autres, ils ne voudraient pas lui faire de mal.

Papa est né en 1931 à Tro Nuon, un village de la province de Kampong Cham. Selon les critères du village, sa famille était aisée, et papa ne manquait de rien. Il avait douze ans quand son père est mort. Sa mère se remaria. Son beau-père était souvent ivre, il le maltraitait. À dix-huit ans, papa partit vivre dans un temple bouddhiste pour continuer ses études. Il finit par se faire moine. Chaque fois qu'il allait quelque part à pied, il devait emmener une balayette et une petite pelle pour dégager le sentier, afin de ne tuer aucun organisme vivant en marchant dessus par mégarde. Après avoir renoncé à la vie monastique pour épouser maman, papa s'engagea dans la police militaire. Il était tellement habile qu'il fut versé dans les Services secrets royaux du prince Sihanouk. Papa, se faisant passer pour un civil, réunissait des renseignements pour le gouvernement. Il parlait très peu de son travail. Pensant qu'il réussirait mieux dans le secteur privé, il quitta la police pour entrer dans les affaires avec des amis. Après la chute du gouvernement du prince Norodom Sihanouk en 1970, il fut recruté par le nouveau gouvernement de Lon Nol. Bien qu'il eût été promu commandant, il ne voulait pas travailler pour ce gouvernement, mais il y avait été contraint. Autrement, il aurait risqué d'être persécuté, taxé de traître, peut-être même tué.

Le plus âgé de mes frères, Meng, a dix-huit ans ; il adore ses petits frères et sœurs. Comme papa, il n'élève jamais la voix et il est très doux

et généreux. Meng est un garçon responsable et digne de confiance ; à l'école, il était le premier de sa promotion. Papa vient de lui acheter une voiture, dont il se sert apparemment davantage pour transporter ses livres que pour promener des filles. Meng a une amie ; ils se marieront quand il reviendra de France avec son diplôme. Il devait partir pour la France le 14 avril pour aller à l'université. Comme le Nouvel An tombait le 13, papa lui a permis de rester pour les fêtes.

Meng est le frère que nous admirons. Khouy, en revanche, est le frère dont nous avons peur. À seize ans, Khouy s'intéresse davantage aux filles et au karaté qu'aux livres. Sa moto, plus qu'un moyen de transport, est un aimant à filles. Il se croit très « cool » et sophistiqué, mais ce n'est qu'un vaurien. Au Cambodge, lorsque le père a beaucoup de travail et que la mère est occupée avec les petits et les courses, c'est l'aîné qui est chargé d'éduquer et de punir ses autres frères et sœurs. Dans notre famille, où personne ne craint Meng, ce rôle échoit à Khouy, qui ne se laisse pas fléchir par notre charme ou nos excuses. Bien qu'il n'ait jamais mis à exécution sa menace de nous frapper, nous avons tous peur de lui et lui obéissons toujours.

À quatorze ans, ma sœur aînée Keav est déjà belle. Maman dit que beaucoup de prétendants demanderont sa main et qu'elle n'aura que l'embaras du choix. Toutefois, selon maman, Keav a un vilain défaut : elle bavarde trop et veut toujours avoir raison. Ce n'est pas digne d'une jeune fille comme il faut. Papa, lui, a des soucis plus sérieux. Les gens sont tellement mécontents qu'ils s'en prennent aux proches et aux enfants des officiers.

Nombre de filles de ses collègues ont été importunées dans la rue. Quelques-unes ont même été kidnappées. Papa a tellement peur qu'il la fait suivre par deux agents de la police militaire partout où elle va.

Mon frère Kim, dont le nom signifie « or » en chinois, a dix ans. Maman l'a surnommé « petit singe » parce qu'il est petit et agile et qu'il court très vite. Il va voir un tas de films d'arts martiaux chinois et nous assomme avec ses imitations du style « singe » de ces films. Je le trouvais un peu bizarre, mais après avoir rencontré des filles qui avaient des frères du même âge, j'ai compris qu'ils sont tous pareils. Leur unique raison d'être est de vous taquiner et de vous provoquer.

Ma sœur Chou, de trois ans mon aînée, est tout le contraire de moi. En chinois, son nom signifie « joyau ». À huit ans, elle est calme, timide et obéissante. Maman ne cesse de nous comparer et se demande ce qui m'empêche d'être aussi sage qu'elle. Contrairement à mes autres frères et sœurs, Chou ressemble à papa, dont elle a le teint particulièrement foncé. Pour la taquiner, mes frères aînés lui disent qu'elle n'est pas vraiment de la famille. Ils lui racontent que papa l'a trouvée à côté de notre poubelle et l'a adoptée parce qu'elle lui faisait pitié.

Je suis la suivante ; à cinq ans, je suis déjà aussi grande que Chou. Presque tous mes frères et sœurs trouvent que je suis trop gâtée et indisciplinée, mais papa dit qu'en vérité je suis un diamant brut. Papa est un fervent bouddhiste. Il croit aux visions et aux champs d'énergie, il pense que l'on peut voir les auras des gens et d'autres choses encore que beaucoup considèrent comme des superstitions.

L'aura est une couleur qui émane de votre corps ; elle permet à l'observateur de savoir quel genre d'homme ou de femme vous êtes ; bleu signifie une personne heureuse, rose une personne aimante, noir une personne méchante, et ainsi de suite. Bien que la plupart des gens ne la voient pas, dit-il, tout le monde se promène entouré d'une sorte de bulle lumineuse et colorée. Papa m'a dit que quand je suis née, il a vu autour de moi une aura rouge vif, ce qui signifiait que je serais passionnée. Maman avait rétorqué que, quand ils naissent, tous les bébés sont rouges.

En chinois, Geak veut dire « jade » ; pour les Asiatiques, le jade est la plus précieuse et la plus aimée de toutes les gemmes. Geak a trois ans. Tout le monde s'accorde pour dire que tout ce qu'elle fait est adorable, y compris quand elle bave. Les grands ne cessent de pincer ses joues rebondies, ce qui les fait virer au rose vif ; ils affirment que c'est un signe d'excellente santé. Je crois plutôt que c'est un signe de douleur. Elle n'en est pas moins un bébé heureux. Le bébé difficile, toujours en train de pleurnicher, c'était moi.

Je vais souvent au cinéma ; compte tenu de la position de papa, le propriétaire nous laisse entrer gratuitement. Mais quand papa nous accompagne, il insiste toujours pour payer nos billets. Du balcon, je peux voir au-dessus du cinéma un grand panneau annonçant le film de la semaine. L'affiche montre l'image d'une jolie jeune femme aux cheveux défaits ; des larmes coulent sur ses joues. En regardant attentivement, on s'aperçoit que ses cheveux sont en fait une masse de petits serpents qui se tortillent en tous sens. À l'arrière-plan, des villageois lui jettent des pierres tandis

qu'elle s'enfuit, en essayant de se couvrir la tête avec son *kroma* (châle khmer traditionnel).

La rue est calme et silencieuse. On n'entend que le bruit des balais de paille qui poussent les déchets de la journée dans les ruelles latérales. Un vieil homme et un jeune garçon arrivent, tirant une grande charrette en bois. Pendant que l'homme empoche quelques riels (la monnaie cambodgienne) que lui donne le propriétaire du magasin, le garçon charge les ordures dans la charrette à l'aide d'une pelle. Quand ils ont fini, tous deux la tirent jusqu'au prochain tas d'ordures.

Appartenir à la classe moyenne, cela signifie que nous avons beaucoup plus d'argent et de biens que l'immense majorité des familles. Dans notre rue, quantité de gens n'ont pas le téléphone, alors que nous en avons deux (mais je n'ai pas le droit de m'en servir). Nous avons un téléviseur, deux automobiles, deux maisons et un grand terrain dans la province de Battambang.

Dans le salon, il y a une très haute vitrine, derrière laquelle maman range plein de bonbons aussi jolis que délicieux. Quand maman s'y trouve, je me tiens souvent là, les mains à plat sur les vitres. La vue des bonbons de toutes les couleurs me fait venir l'eau à la bouche. Je la regarde d'un air suppliant, espérant que, prise de remords, elle m'en donnera. Parfois, cela marche et je les obtiens ; parfois, elle me chasse d'une tape sur le derrière, car mes mains sales laissent des marques sur le verre. Maman dit que les bonbons ne sont pas pour moi, mais pour les invités. Il n'y a pas que des bonbons dans le cabinet. Il y a aussi plein d'assiettes et de petits objets décoratifs. Quand

mes amies viennent jouer, elles admirent surtout notre coucou.

Les familles de la classe moyenne ont aussi beaucoup de loisirs, à en juger par ce que je vois. Chaque matin, papa part travailler et nous, les enfants, allons à l'école, mais maman n'a pas grand-chose à faire. Nous avons une bonne, qui vient tous les jours faire la lessive, le ménage et la cuisine. Contrairement à d'autres enfants, je n'ai pas de corvées, la bonne les fait à notre place. Le matin, quand Chou, Kim et moi partons à l'école, les rues sont pleines d'enfants à peine plus grands que moi, qui vendent des mangues, des fleurs en plastique ou en paille multicolore, et des poupées Barbie nues et roses. Par loyauté, j'achète toujours aux enfants, et pas aux adultes.

Chaque matin, je commence la journée dans une école française ; l'après-midi, c'est l'école chinoise, et dans la soirée je travaille à l'école khmère. C'est ainsi six jours par semaine, et le dimanche, il faut que je fasse mes devoirs. Papa nous dit toujours que le plus important dans la vie, c'est d'aller à l'école et d'apprendre beaucoup de langues. Il parle courageusement le français, et dit que c'est grâce à cela qu'il a réussi dans les affaires. J'adore écouter papa parler français avec ses amis. C'est pourquoi j'ai envie d'apprendre cette langue, bien que la maîtresse soit méchante et que je ne l'aime pas. Chaque matin, il faut se mettre en rang devant elle, en tendant les bras. Elle inspecte nos ongles ; s'ils ne sont pas propres, elle nous donne une tape sur la main avec sa baguette. Parfois, elle m'interdit d'aller aux toilettes jusqu'à ce que je demande l'autorisation en français : « *Madam, puis j'aller au toilet ?* » L'autre jour, elle m'a lancé un bâton de

craie parce que je m'endormais en classe. J'ai reçu la craie en plein sur le nez, et tous les enfants se sont moqués de moi.

Il m'arrive d'en avoir par-dessus la tête. Alors, je fais l'école buissonnière et je vais jouer dans les squares. L'uniforme que nous devons porter cette année est un corsage blanc à manches courtes bouffantes et une jupe bleue plissée. C'est très joli, mais parfois cela m'embête que la jupe soit aussi courte. Il y a quelques jours, je jouais à la marelle avec mes amies, un garçon s'est approché et a voulu la soulever. Je l'ai poussé très fort, bien plus fort que je ne m'en croyais capable. Il est tombé et je me suis enfuie, les genoux flageolants. Je suis sûre que ce garçon a peur de moi, maintenant.

Presque tous les dimanches, quand nous avons fini nos devoirs, papa nous emmène à la piscine du club. J'adore nager, mais je n'ai pas le droit d'aller dans le grand bassin, où l'eau est profonde. Après m'avoir aidée à mettre mon maillot de bain, une robe très courte cousue entre les jambes, maman va déjeuner avec papa en haut. Pendant que Keav nous surveille, papa et maman nous font signe de leur table, derrière la baie vitrée. C'est à la piscine que j'ai vu pour la première fois un Blanc.

J'arrête d'éclabousser Chou et lui murmure : « Regarde comme il est grand et blanc !

— C'est un Barang, ça veut dire homme blanc », répond Chou avec dédain, pour bien me faire sentir que je ne suis qu'un bébé.

Les yeux ronds, je regarde le Barang s'avancer vers le plongeur. Il fait au moins trente centimètres de plus que papa, ses bras et ses jambes sont très longs et tout velus. Son visage long et angulaire est surmonté d'un nez grand et mince, comme le

bec d'un aigle. Sa peau blanche est couverte de petites taches noires, marron et même rouges. Il ne porte que des sous-vêtements et un bonnet en caoutchouc beige qui le fait paraître chauve. Il saute du plongoir et entre dans l'eau sans effort, en ne faisant presque pas de remous.

Pendant que nous regardons le Barang flotter sur le dos, Keav reproche à Chou de m'avoir mal renseignée. Plongeant dans l'eau ses orteils aux ongles fraîchement peints en rouge, elle explique que « Barang » veut dire Français. Comme les Français sont restés longtemps au Cambodge, nous appelons tous les Blancs « Barang », mais ils peuvent venir d'autres pays, y compris d'Amérique.

LA PRISE DU POUVOIR

17 avril 1975

C'est l'après-midi. Je joue à la marelle avec mes amies dans la rue, juste en face de notre appartement. Nous sommes mercredi, je devrais être à l'école, mais je ne sais pour quelle raison, papa nous a fait rester à la maison toute la journée. Lorsque j'entends un grondement de moteurs au loin, je m'arrête de jouer. Quelques minutes après, de vieux camions couverts de boue passent lentement devant notre domicile en cahotant et en grinçant. Verts, gris, noirs, ils oscillent dans tous les sens sur leurs pneus lisses et boueux, soulevant des nuages de poussière et crachant des gaz d'échappement. À l'arrière des camions, il y a plein d'hommes vêtus de pantalons noirs déteints avec des écharpes rouges en guise de ceintures, de chemises noires à manches longues, le front ceint de foulards rouges. Ils lèvent le poing vers le ciel et poussent des cris de triomphe. La plupart paraissent jeunes, tous ont le teint foncé et sont maigres, comme les ouvriers agricoles de la ferme de notre oncle, leurs cheveux sales retombent sur les épaules en longues mèches huileuses. Au Cambodge, il est mal vu que les femmes et les jeunes filles aient des cheveux longs et grasseyés. Les hommes aux cheveux longs sont regardés de

haut et considérés avec méfiance, car l'on croit qu'ils ont quelque chose à cacher.

En dépit de leur apparence, la foule les accueille avec des applaudissements et des vivats. Leurs visages expriment un enthousiasme fanatique. Portant de longs fusils dans les bras ou sur le dos, ils sourient, rient et agitent la main, comme le roi devant la foule.

« Que se passe-t-il ? Qui sont ces gens ? demande ma copine.

— Je n'en sais rien. Je vais aller voir papa. »

Je monte en courant à l'appartement. Papa, assis sur le balcon, observe l'agitation de la rue. Je grimpe sur ses genoux : « Papa, qui sont ces hommes ? Pourquoi tout le monde les applaudit ?

— Ce sont des soldats, et les gens les acclament parce que la guerre est finie, dit-il calmement.

— Qu'est-ce qu'ils veulent ?

— Nous, répond papa simplement.

— Pour quoi faire ?

— Regarde leurs pieds, ils portent des sandales faites avec des pneus de voitures. » Qu'il puisse savoir qui sont ces soldats rien qu'en regardant comment ils sont chaussés me convainc plus que jamais de son immense savoir.

« Pourquoi sont-ils méchants à cause des chaussures ?

— Elles prouvent que ces gens sont des destructeurs.

— Je ne comprends pas.

— Ça ne fait rien. Retourne plutôt jouer. Ne va pas loin, et ne t'approche de personne. »

J'obéis toujours à papa mais, cette fois, la curiosité prend le dessus. La rue est pleine de monde. Partout, les gens acclament l'arrivée de ces hommes



Khoy, sa femme Morm et leurs enfants (1991).



Kim, sa femme Huy Eng, leur fille Nancy et le fils d'une amie (1998).



Meng (au centre) discute avec des amis et des membres de la famille lors de son voyage au Cambodge en 1995.



Vat Ta Prom, le temple où mon père m'a appris que les dieux étaient vivants.
(© Sally Strickland).



Chou, moi, et les deux filles de Meng, Victoria et Maria. Cette photo a été prise en 1995, quand je suis allée au Cambodge avec Meng et les siens. C'est la fin du voyage ; Chou nous a accompagnés à l'aéroport.



Moi et une petite fille vendant des colifichets dans les rues d'Angkor Vat. (© Michael Appel).